



Les apprentis

de Pierre Salvadori

Fiche technique

France - 1995 - 1h35

Couleur

Réalisateur :

Pierre Salvadori

Scénario :

Pierre Salvadori

Philippe Harel

Musique :

Philippe Eidel

Interprètes :

François Cluzet

(Antoine)

Guillaume Depardieu

(Fred)

Judith Henry

(Sylvie)

Claire Laroche

(Agnès)

Philippe Girard

(Nicholas)

Bernard Yerles

(Patrick)



Guillaume Depardieu (Fred) et François Cluzet (Antoine)

Résumé

Ecrivain non publié, auteur de pièces non jouées, honteux de ne pas gagner sa vie, Antoine a quitté son amie Valérie, il lui écrit mais n'envoie jamais les lettres. Il s'installe chez un copain fantasque, souvent parti en voyage au bout du monde, dont il doit partager l'appartement avec un certain Fred, lui aussi sans ressources. Ce paumé insouciant l'irrite d'abord, mais il lui devient de plus en plus sympathique. Le jour où ils doivent déguerpir, ils cherchent ensemble un nouveau logement. Pour survivre, Fred vole de la

nourriture dans les supermarchés. Mais ce n'est pas suffisant. Antoine demande un prêt au rédacteur en chef de «Karaté Mag», qui l'envoie à l'étage au-dessous, où une petite revue a besoin de grilles de mots croisés. Mais celles d'Antoine sont systématiquement déprimantes! Pour pouvoir payer le loyer, les deux compères organisent le cambriolage de «Karaté Mag» qui contient l'argent de la paie...

Critique

Après **Cible émouvante**, qui pouvait lui donner la réputation d'un

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Lautner new-look, Pierre Salvadori met dans le mille avec ces **Apprentis**. Il doit sa réussite à un double pari : 1° faire rire à partir d'un matériau aussi débilisant que le quotidien (la rupture amoureuse, le chômage, la déprime) à la couleur des années 90, 2° réunir un intéressant duo comique (François Cluzet, dont on connaissait le talent mais pas toujours la drôlerie) et Guillaume Depardieu (qui explose après le pensum de **Tous les matins du monde**). Il y a du burlesque à la Laurel et Hardy dans leurs tribulations. Le tout était de trouver le ton mi-déliquant mi-pince-sans-rire, qui leur convînt. (...)

Gérard Lenne
Saison Cinématographique 1995

Deux nazes. Sans boulot, sans appart, sans copines. De quoi pleurer. Mais **Les apprentis** est dans le ton des comédies italiennes de la grande époque, qui faisaient rire de choses pas gaies. Face à face, donc, un stressé (François Cluzet) et un glandeur (Guillaume Depardieu). Antoine et Fred sont comme l'eau et le feu. L'un est réfléchi, angoissé, et se remet mal d'un échec sentimental. L'autre ne réfléchit surtout pas, reste décontracté et attend le grand amour. L'un aime la littérature, l'autre reste fasciné des heures entières par la photo d'un moteur. Tout les sépare. Mais ils restent ensemble ! Comme disait Pierre Desproges,

incontournable ces temps-ci, «*on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui*». C'est un peu le principe de ce film très tendre sur ces deux pique-assiettes, voleurs, menteurs... mais qui ont un cœur gros comme ça et cherchent à s'en sortir en s'entraïdant.

Ces apprentis petites frappes ? Des types plutôt bien, finalement. Cette comédie de caractère est réjouissante, grâce à ses dialogues percutants et ses situations incongrues (un hold-up est menacé de foirage par un chat qui, soudain, miaule comme un tigre...). Avec, au détour d'une scène, un gag loufoque : à l'instant où un amoureux voit son rêve brisé, la vitrine d'un magasin dégringole ! Avec aussi d'étranges personnages : une employée d'agence immobilière qui en vient à materner ceux qu'elle doit mettre à la porte ou une vieille dame avec qui tout dialogue se révèle impossible.

Le scénario, épatant, est cosigné par Philippe Harel (**Un été sans histoires**) et Pierre Salvadori. On retrouve la façon qu'a le premier d'observer le quotidien à la loupe, avec une drôlerie confinant à l'absurde ; le second perfectionne ici la mécanique d'enchaînements et de rebondissements qui faisaient l'efficacité de son premier long métrage, **Cible émouvante**. **Les apprentis** exploite ainsi différentes veines comiques... sans jamais lâcher ses personnages.

Apprentis, les deux garçons le sont parce qu'ils apprennent et apprennent sans cesse, non pas, comme ils l'espèrent, à réussir

dans la vie mais, sans qu'ils s'en aperçoivent, à réussir leur impossible amitié. Ils s'approivoisent. A contrecœur. Mais c'est grâce à cette amitié, et à elle seule, qu'ils s'en sortent. Un conte ? Pas vraiment, car, après les petites scènes tragi-comiques de la vie quotidienne, survient la grosse tuile. (...)

Philippe Piazza
Télérama Les 60 meilleurs films de Cannes 95 à Cannes 96

Et vogue la galère !

Se présentant à première vue comme une comédie bien franchouillarde, le deuxième film de Pierre Salvadori évite avec élégance tous les pièges du genre : d'entrée de jeu, **Les apprentis** s'affirme comme un film très maîtrisé, où l'invention comique s'appuie plus sur un certain nombre de restrictions que sur un étalage de gags et de rebondissements. Phénomène plutôt rare et qui mérite d'être souligné, à l'heure où c'est sur le forcing de la dépense (en termes de casting et d'effets spéciaux) que se joue l'occupation de la case «grosse rigolade du dimanche soir». **Les anges gardiens** ont récemment accéléré la décadence du genre, en confiant aux trucages numériques le soin de dédoubler le tandem Clavier/Depardieu : on rit chez Poiré, parce que c'est la technique qui marche, mais on rit

en même temps pour se défendre du cynisme de cette fonctionnalité, coûteuse et stérile. C'est tout le contraire chez Salvadori, où le rire est libérateur, parce qu'il provient d'une observation contraignante de la réalité : ses personnages sont creusés et graves, et ne sont prodigieusement drôles que parce qu'ils sont simplement humains.

Dès le générique, Salvadori illustre cet art de la restriction : en plan fixe, sur une porte close, apparaissent et disparaissent les titres, tandis que la voix-off d'Antoine (François Cluzet) énonce pitoyablement le texte d'une lettre écrite à Valérie qu'il vient de quitter, lettre qu'il recommence dix fois, puis froisse autant de fois ; la peinture de la porte s'écaille et ternit, la carte de visite où Antoine a rajouté son nom se détache et tombe. Dix ans ont passé... En deux minutes, Pierre Salvadori nous a glissé par ce truchement habile toute l'information nécessaire à la compréhension de la situation : derrière cette porte d'appartement, c'est une chronique de la petite galère moderne qui nous attend, avec son tandem comique, Antoine le bavard, écrivain raté et hypocondriaque, et Fred le simple, rêveur en quête de l'amour fou.

Les déboires des deux amis s'inscrivent dans un décor principal, un appartement parisien de quatre pièces, qui est à la fois le cadre de l'action et l'objet de leur désir : prêté par la grand-mère d'un ami, y vivre ce n'est pas vivre vraiment, puisqu'il faut sans

cesse s'assurer la prolongation du bail tacite par mille ruses. Ainsi le mouvement du film est-il donné par cette instabilité immobilière qui est assurément le trait le plus juste de la galère moderne : comment faire des projets de vie quand le cadre lui-même n'est pas donné ? Plutôt que de tomber dans un militantisme du malheur, Salvadori tire profit de cette situation pour exploiter toutes les ressources comiques qu'offre un appartement quand on n'y est pas chez soi. Aux chassés-croisés et quiproquos voulus par le genre - le jeu des portes ouvertes et fermées nous vient tout droit de chez Lubitsch -, s'ajoutent des scènes plus statiques, où le comique de dialogue est relayé par une mise en scène très inventive, faisant souvent appel à la métonymie. Ainsi cette séquence où les deux héros relatent leurs contre-exploits sexuels, filmée avec les deux paires de pieds de Fred et Antoine dépassant de leur lit, au fond de l'image, dans la profondeur de champ du couloir. Tout est dit en un seul plan, l'appel au hors-champ sur ce plan de pieds démultipliant l'effet comique d'un dialogue somme toute assez banal.

Le film regorge de ce type d'inventions, brusques changements d'échelle (les deux compères à quatre pattes lors d'un casse dans un immeuble de bureaux aux parois transparentes, minuscules dans un plan général qui les rétrécit), jeux de scène culottés (Fred amoureux, à qui Agnès vient de dire oui, se met torse-nu

dans la foule), et autres calembours visuels (Fred amoureux, découvrant qu'Agnès est une petite perverse, voit son amour s'effondrer : une vitrine se brise dans son dos), autant d'effets qui réalisent le désir du spectateur de la manière la plus inattendue. Dans une rhétorique du gag très convenue, Pierre Salvadori s'est tracé une voie qui n'appartient qu'à lui, et qui fait plus penser à l'école du burlesque américain, où ce sont les choses qui parlent pour l'homme, qu'aux coups de force de l'équipe du Splendid, où le gag se complaît à être littéral. A cette insatiable invention comique s'ajoute aussi la finesse des caractères, que Salvadori traite au fond avec beaucoup d'humanité. C'est avant tout une histoire d'amis que raconte **Les apprentis**, celle de deux hommes qui n'en finissent pas d'entrer dans la vie et de quitter l'adolescence. «On dit que l'amitié apaise



l'idée de mort ou d'ennui», dit Salvadori, mais cet apaisement, il prend le risque de le mener aux confins de la perte de soi : la folie guette Antoine qui, au moment où il cherche à rentrer dans la normalité, connaît une brutale dépression. Le ton des **Apprentis**

se fait soudainement plus sombre et plus tendre. Et révèle la qualité du jeu de Fred, interprété par Guillaume Depardieu, qui se montre capable d'une profonde émotion. Veillant sur Antoine, il se grandit, jouant de sentiments vrais, sur lesquels le film nous donne à voir le passage du temps. Car c'est au finale une véritable chronique que cette comédie. Pas seulement la chronique d'une amitié, mais celle d'une époque où, quand toutes les médiations foutent le camp, reste ce qui résiste, du lien, qu'il soit amical ou amoureux, Salvadori s'apparentant sur ce point à la veine libertaire d'un Robert Guédiguian. (...)

Laurent Roth
*Cahiers du Cinéma n°498 -
 Janvier 96*

(...) Au milieu des années 80 le pauvre type (alias le pauvre-type) semble devoir être à jamais incarné par Michel Blanc. C'est le raté responsable de son ratage, l'éternel décalé de la modernité, celui qui perd son emploi pour inadaptabilité chronique. Jusque dans sa vie amoureuse dont les déboires, conséquence mécanique de la loi de l'offre et de la demande, prouvent son incapacité à intégrer l'économie de marché.

Le début des années quatre-vingt-dix verra deux films rompre avec ce doux ronron des temps modernes : **Une époque formidable**

de Gérard Jugnot, d'un point de vue social (plongée d'un cadre supérieur dans le monde des «exclus»), et **La crise** de Coline Serreau, d'un point de vue politique (plongée d'un «exclu» dans le monde des cadres supérieurs). Depuis lors - Dieu soit loué, lui qui sait que le second était meilleur que le premier -, nous sommes dispensés, à l'exception notable de leurs multiples diffusions sur M6, de ces odes à la branchitude qui faisaient florès il y a dix ans.

Un film comme **Les apprentis** situé dans un univers au début similaire, traite désormais celui-ci sous un angle nouveau. Le détail qui fait vrai fait mouche, de la réserve - en cas de besoin extrême - de pots de confiture emplis de pièces jaunes aux économiques raviolis Leader Price, et contribue à cerner la nasse où sont pris les protagonistes.

Ces petites touches fondent un état des lieux de la société française, beaucoup moins militant que le film du même nom (**Etat des lieux** de Jean-François Richet) qui maquillait la réalité pour pouvoir la mieux transformer. A l'heure où *Le Nouvel Economiste* s'interroge gravement sur le fait de savoir si la présidence de Jacques Chirac marque la fin d'une époque ou le début d'une ère nouvelle, les inégalités de pouvoir entre la pince-monseigneur et les actions des sociétés anonymes constituent une métaphore - certes grossière, mais financièrement exacte - de la fracture sociale.

Mais le manque de sous n'est pas tout ; dans **Les apprentis**, il y a aussi le manque de désir, non moins métaphorique de la dépression collective des pays développés. On n'en demandait pas tant, bien sûr, à Pierre Salvadori, dont on prise fort qu'il nous entretienne, tout simplement et de façon convaincante (François Cluzet et Guillaume Depardieu n'y sont pas pour rien), de l'amitié et des images de l'amour, mais c'est le lot des grands petits films de drainer avec eux les reflets du monde ; et ça aussi, c'est appréciable.

Eric Derobert
Positif n°419 - Janvier 1996

Filmographie

Cible émouvante	1992
Les apprentis	1995

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
 tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com